

# Le Rugby et moi



C'était écrit, je jouerai au Rugby.

J'étais né en Occitanie et mon père avait y joué ; c'était dans les années folles, entre 1925 et 1930, et au plus profond de Gers, pensez donc, à LOMBEZ.

Lors de mon entrée au collège en 1943, en sixième, c'était trop tôt. J'étais trop jeune et surtout trop fluet. Et ce n'était pas dans les goûts du prof de gym, dont la spécialité était de nous imposer quelques séances de pas cadencés pour nous apprendre la discipline. Me concernant, il avait prévu une phtisie avant vingt ans :

- Eh, toi, redresse-toi mieux que ça ... A vingt ans, tu seras tubard !

En cinquième, on m'accepta dans l'équipe de Basket ; je n'avais pour l'emploi ni la taille ni l'adresse.

À vrai dire, ce n'est qu'en troisième que le Rugby m'accepta. Pas pour mon poids, ni pour ma taille : 47 kilos pour 1 mètre 61, comme l'atteste une fiche de contrôle médical de l'époque. Ils s'en accommodèrent, non sans tâtonnements. J'y connus toutes les places qui, les jours de matchs, restaient vacantes, du distributeur de citrons à talonneur. Une formation pluridisciplinaire, en quelque sorte. Mais ne ricanez pas, il y a du bon à qui sait le trouver. Avec les citrons, il y avait les casse-croûtes et au talonnage, comme le disait l'abbé PISTRE, on apprend mieux qu'au catéchisme qu'il vaut mieux distribuer que recevoir. Je reçus beaucoup et, mes bras enlacés autour du cou de mes piliers, je distribuai peu.

Mon père était enfin content ; son fils jouait au Rugby.

- André, pour bien plaquer, il faut bien ceinturer ton adversaire, sec, et te laisser glisser jusqu'aux chevilles...

Il me l'a tant répété que je l'entends encore.

Dans l'euphorie de l'instant, il se permit de monter une équipe dans le cadre de l'Association Sportive de notre village. En 4<sup>ème</sup> série, évidemment, dix division au-dessous du Stade Toulousain.

Les résultats tardèrent à se concrétiser, quoique tout se passât bien ; d'autant mieux que les mi-temps locales acquirent assez vite une bonne réputation, du fait qu'une bonbonne de frais rosé y remplaçait les citrons traditionnels. Le dérapage vint un dimanche de grand calme ; jusqu'à cette chandelle tirée par l'équipe adverse qui envoya le ballon dans un landau garé trop près de la touche. Le père du bambin, pilier de circonstance, alla incontinent fracasser le buteur. La bagarre qui suivit mobilisa les spectateurs ; certains terminèrent dans la mare mitoyenne.

Le calme revint avec le retour du gosse, dans les bras de sa mère, qui était allée lui donner le sein dans l'intimité de la grange, de l'autre côté de la mare.

La fédération sévit cependant le Club en suspendant le Stade, qui n'était en fait qu'un simple pré. Et l'aventure rugbystique locale en resta là.

Du côté de LOMBEZ, l'équipe jouait dans une division très supérieure ; à TOULOUSE, cependant, elle n'avait accès qu'à des stades de banlieue. L'affaire se passa donc à Empalot, rive droite, quasiment dans les champs. Firmin, leur pilier droit, s'était fait croquer une oreille. Dans la famille, on le connaissait, Firmin. C'était le fils des voisins. Un solide paysan



certes, mais un agneau qui n'aurait brutalisé aucune mouche. Cent kilos, tout de même, en un seul bloc ; un pur produit de confit d'oie et de cassoulet :

- Firmin, tu ne recules pas... jamais...

Il ne reculait pas ; mais se faire bouffer l'oreille, macarel !

Dans le même temps, au collège et entre jeunes aficionados du rugby, on découvrait notre nouvelle passion au contact des gloires de l'époque.

PUIG-AUBERT, ci-devant appelé "Pipette", avait son aura sulfureuse de ces proscrits mercantiles qui s'étaient vendus aux treizistes ; Perpignan n'étant pas à notre portée, on l'imaginait, avant d'entrer en jeu, poser délicatement sa clope sur la lice qui entourait le terrain. Nos escapades étaient pour les Ponts Jumeaux. Accoudé à la simple barrière qui nous séparait alors des joueurs, j'y ai même vu, un jour où quelques internationaux se colletaient, l'impressionnant Robert SORO plaquer notre idole Yves BERGOUGNAN :

- ho, petit, j'ai failli te casser.

Ma première finale du championnat de France fut celle de 1947, où déjà, le Stade Toulousain battit Agen 10 à 3. À l'époque, les scores étaient menus.

Ainsi vogua le temps.

On se noya dans la grisaille des Championnats d'Académie ; moi surtout, qui ne joua jamais en civil, sous l'alibi un brin fallacieux de l'exigence de mes études, mais surtout du fait de ma trop modeste complexion. Quelques copains eurent le culot d'y aller ; trois atteignirent le graal des grands clubs : le Stade Toulousain, bien sûr, mais aussi Agen, et Toulon.

Arrivé à Aix, aux Arts, on me fit une petite place dans l'équipe de Rugby ; l'équipe de Handball m'en exfiltra rapidement pour en garder leur cage. Je n'en dis jamais mot à mon père, de crainte de le contrarier, mais je n'avais aucun doute sur son verdict :

- André, tu n'es qu'un traître !

Le propre d'une cage est de n'en point sortir. Je le fis cependant, grâce à l'amicale complicité des copains, pour quelques matchs mémorables.

Le dernier date de 1954, à Sucy en Brie, qui opposait l'équipe de l'école de Paris à une sélection des écoles de province. Je sortis assez peu glorieusement du terrain entre deux gaillards qui me tenaient l'un par les mains et l'autre par les pieds, inanimé et saignant du nez comme un veau, à la suite d'un magistral raffut asséné par un de mes meilleurs amis.

Sans rancune.

Je fis par la suite une très longue carrière, tout à fait à l'abri de telles aventures mais emplie de belles émotions, qui me mena tout d'abord des rustiques gradins de COLOMBES à ceux de Saint DENIS et enfin à mon fauteuil de BOULOGNE.

C'est là que je finis par gagner enfin, pour mes 90 ans et à la facétieuse unanimité de mes petits-enfants, le glorieux maillot de Stade Toulousain.